

Handwritten text, possibly a signature or title, located in the upper right corner of the page.



(20)

EXPLICATION  
D'UNE COUPE SASSANIDE

**INÉDITE ;**

PAR

**ADRIEN DE LONGPÉRIER,**

MEMBRE DU CONSEIL DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE, DE LA SOCIÉTÉ ROYALE  
DES ANTIQUAIRES DE FRANCE ET DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE LONDRES;  
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT ARCHÉOLOGIQUE DE ROME  
ET DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE MADRID;  
MEMBRE HONORAIRE DE LA SOCIÉTÉ PUNISMATIQUE DE BELGIQUE.



**PARIS**

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES

RUE JACOB, 56

—  
1844.

---

(Extrait des *Annales de l'Institut archéologique*,  
Tome XIV, page 98.)

---

EXPLICATION  
D'UNE COUPE SASSANIDE

INÉDITE.

---

(Mon., Pl. LI.)

L'erreur si accréditée parmi les musulmans, qui consiste à donner une origine fabuleusement antique aux sculptures qui se voient sur les rochers de la Perse, a longtemps été partagée par les érudits de l'Europe. Vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle cependant, plusieurs savants firent descendre la date de ces monuments de l'époque reculée de Roustam et de Radjab au règne d'Alexandre, ou même des Arsacides; mais c'est à l'abbé Barthélemy qu'appartient le mérite d'avoir le premier prononcé dans cette question le nom des Sassanides (1). M. de Sacy donna bientôt après les trois excellents mémoires dans lesquels il expliqua les inscriptions qui contiennent les noms de ces rois, et prouva que les bas-reliefs qu'elles accompagnent ont été faits pour représenter les mêmes princes.

En même temps que la philologie prêtait son tout-puissant secours à l'étude des antiquités de l'Orient, l'importance toute nouvelle que les artistes de notre siècle attachent à la reproduction fidèle des monuments qu'ils copient, permit enfin de juger du style particulier aux œuvres d'art

(1) *Mém. de l'Acad. des inscr. et belles-lettres*, t. XXVI, p. 595.

des Sassanides, et grâce aux dessins de sir Robert Kerr-Porter, ce style est maintenant aussi connu que celui qui distingue les ouvrages des Grecs et des Égyptiens.

Les lignes qui précèdent ont pour but de faire comprendre comment quelques monuments qui, pour nous, appartiennent incontestablement à l'art perse et à l'époque des Sassanides, sont restés si longtemps dans des musées d'Europe, sans que leur patrie et leur âge aient été convenablement déterminés.

En 1755, un paysan du duché de Permie, à l'ouest de la Sibérie, déterra un vase d'argent qui fut communiqué par M. le baron de Straganoff au président de Brosses. Ce dernier lut à l'Académie des Inscriptions un mémoire (1), dans lequel il décrit fort minutieusement ce vase qui était « haut d'un  
« pied quatre pouces, en forme d'aiguière sans anses, d'argent  
« relevé en bosses par différentes figures et à fond doré; la  
« principale figure, » continue l'académicien, « est celle d'une  
« femme debout; elle est vêtue d'une robe extrêmement juste  
« au corps, qui laisse apercevoir tout le nud, serrée de même  
« au bras, bordée au poignet, faisant au milieu du corps une  
« ceinture dentelée; le bord de la robe, près du cou, est  
« orné de deux fils de perles, rattachés dans le milieu par  
« une grosse pierrerie quarrée. Cette robe est toute parsemée  
« de petits ronds grenus disposés avec quelque symétrie; son  
« extrémité, collée en partie sur les jambes, vole de côté et  
« d'autre à plis gothiques. Cette femme porte sur la main droite  
« un gros oiseau de proie; son cou est nud, les traits de son  
« visage assez beaux; les yeux paraissent petits, un peu à la  
« chinoise; elle porte aux oreilles des pendants ornés de deux  
« poires parallèles; ses cheveux volent à droite et à gauche en  
« deux flocons ondes terminés par deux grosses papillotes ou  
« linges carrés. Derrière sa tête est un limbe rond, semblable à celui qu'on met à nos saints, parsemé de petits ronds  
« disposés symétriquement en triangle trois à trois. Elle a sur

(1) *Mém. de l'Acad. des inscr. et belles-lettres*, t. XXX, p. 777.

« la tête une assez grosse perle, et au-dessus un assez *grand* « *disque*. » Au temps du président de Brosses, on pouvait considérer la figure dont nous venons de faire connaître, en abrégant beaucoup, les traits principaux, comme une divinité scythique, sinon comme une *composition arbitraire de l'ouvrier* (nous mentionnons cette dernière façon d'interpréter un monument afin d'en constater la stérile ancienneté); mais il suffit de jeter les yeux sur la planche qui représente le vase d'argent pour reconnaître que c'est un ouvrage purement sassanide.

Le trésor de l'abbaye de Saint-Denis conservait, depuis les croisades ou les Carlovingiens peut-être (1), une coupe qui fut en 1793 déposée à la Bibliothèque nationale, et qui, composée de petits disques de verre coloré sertis d'or, passait pour avoir servi au roi Salomon. Dom Germain Millet la croyait, en 1638, « enrichie de hyacinthes par le bord, et « au dedans de grenats et d'esmeraudes très-fines, au fond « d'un très-beau saphir blanc, sur lequel est entaillé, à demy « relief, la figure dudit roy, sciant en son throsne, tel que « l'Écriture sainte, le représente au troisième livre des Rois, « chap. 10 (2). »

(1) Il est positif qu'avant les croisades des vases et des ustensiles orientaux avaient, aussi bien que des étoffes, été transportés en Europe. Dans la vie de Boorhard, comte de Meise et de Corbeil, écrite au 1058 par Eudes, moine de Saint-Maur les Fossés, on voit figurer, parmi les ornements précieux que ce seigneur avait légués à l'abbaye une coupe dans laquelle est représenté en or le roi Abgar, qu'une inscription faisait reconnaître. Voici comment s'exprime le moine : « Inter hæc ergo duo vasa preciosa « ad sumptum faciendam sive recipiendam in sacerdotis manibus, quorum usum mancipulum vocamus, eo quod manu geritur, in quo etiam litteræ habentur, que Abgaris regis ad asorgisem monachum eum fuisse testantur. In ipso quoque ipse rex « cum se plebotomate, alioque sibi serviente, ex precioso purpureo auro ornatur « imaginatus, tamque preciosum ac decorum vas in hac patria minime dicetur inveniri. » *Vita domni Burcardi, apud Duchesne, t. IV, p. 122, c.*

(2) Catalogue du Trésor de l'Abbaye royale de Saint-Denis. Dans une *Notice sur quelques monuments enallés du moyen âge*, Paris, 1842, page 13, j'ai proposé de restituer au roi Cosroès I<sup>er</sup> la coupe de la Bibliothèque du roi, me fondant sur la ressemblance parfaite de la figure gravée sur le disque de cristal qui forme le fond de ce vase, avec celle que nous voyons sur la monnaie d'or unique du cabinet de M. le duc de Blacas. Voyez *Essai sur les médailles des rois perses de la dynastie sass.*

Mongez, dans le Dictionnaire qu'il a fourni à l'Encyclopédie méthodique, dépouilla cette coupe de la haute antiquité traditionnelle que lui attribuait le siècle précédent, et il n'hésita pas à y voir un roi sassanide, sans pouvoir toutefois opter entre les trente princes qui régnèrent sur la Perse depuis 223 jusqu'en l'an 639.

C'est que Mongez ne connaissait les portraits que de quatre de ces rois, de ceux que M. de Sacy avait, avec tant d'habileté, retrouvés sur plusieurs monnaies d'argent. Aussi, lorsqu'il y a quelques années, nous tentâmes de compléter les recherches de l'illustre orientaliste, en essayant de répartir les monnaies incertaines des Sassanides entre presque tous les princes de cette dynastie, nous sentîmes que si la classification que nous propositions était adoptée, on aurait désormais une base assurée pour fixer la date des figures royales qui ont été relevées en Perse par des artistes habiles, et nous avançons le principe suivant :

« De la similitude qui existe entre les portraits des mêmes rois sur les médailles et sur ceux des bas-reliefs qui sont accompagnés d'inscriptions, on pourra tirer la conclusion que tout monument dont les personnages sont représentés avec les traits et l'ajustement qui appartiennent au buste d'une médaille, devra être attribué au roi dont cette médaille porte le nom. »

Nos études ultérieures ne nous ont point fait changer d'opinion à cet égard, et dernièrement encore, en examinant un bas-relief dessiné à Schapour, par M. Texier, nous avions reconnu, à sa chevelure et à sa couronne, le roi Narsès, avant même d'avoir déchiffré l'inscription pehlvie gravée sur le monument, et qui contient, en effet, le nom et les titres de ce prince (1).

pl. X, n° 4. La monnaie est assez grossièrement gravée, tandis que le cristal est travaillé avec un grand soin; cette différence de style n'empêche cependant pas de suivre dans les moindres détails l'identité des deux types.

(1) *Voyage en Perse*, etc., par Charles Texier, pl. 130. Le mémoire dans lequel je commente et traduis cette inscription doit paraître incessamment dans le *Journal asiatique*.

C'est à cette méthode comparative, qui nous semble toute rationnelle, que nous allons avoir recours pour l'attribution d'une magnifique coupe d'argent dont M. le duc de Luynes a bien voulu nous confier la publication.

Cette coupe, comme le vase du président de Brosses, vient de Russie; elle a trente et un centimètres de diamètre, et pour la forme est absolument semblable au vase de verre coloré du cabinet des antiques.

Au fond se détache en relief la figure équestre d'un roi qui poursuit, de toute la vitesse de son cheval, divers animaux sauvages; devant lui fuient deux sangliers et leur marcassin, un axis, une antilope et un buffle.

Deux autres sangliers, un axis, un buffle et une antilope gisent à terre percés de flèches, dont quelques-unes se sont brisées dans la blessure.

Le spectacle d'un roi atteignant de ses traits une multitude d'animaux que leur force et la rapidité de leur course ne sauraient protéger, paraît avoir été pour les Perses empreint d'une idée de majesté toute particulière. Nous connaissons l'immense bas-relief de Takhti-Bostan (1) qui représente un roi vraisemblablement arsacide, perçant de ses flèches des troupeaux de sangliers et de cerfs qui se réfugient dans un marais; on sera frappé de l'analogie qui existe entre cette composition et le sujet de la coupe de M. le duc de Luynes, en remarquant dans ce dernier monument les roseaux vers lesquels se précipitent les deux sangliers.

On voit au musée de Naples une amphore à volutes, à figures rouges, sur laquelle est peint un roi de Perse, accompagné de femmes vêtues comme les Amazones, et chassant au sanglier (2).

(1) *Ker Porter's Travels*, etc., pl. 63. Je serais porté à croire ce bas-relief de l'époque arsacide, parce que le roi y est représenté sans aucune de ces coiffures emphatiques auxquelles les Sassanides paraissent avoir attaché tant d'importance. Je ne puis m'empêcher de comparer le roi de Takhti-Bostan à la tête des drachmes d'Arsace VI, Mithridate I<sup>er</sup>. Voyez dans les *Nouvelles Annales*, pl. A, 1839, n<sup>os</sup> 1 et 5, les monnaies que M. Lenoir a si judicieusement classées dans le savant mémoire qui doit servir désormais de guide à tous ceux qui s'occuperont de la numismatique arsacide.

(2) Cette peinture inédite m'a été indiquée par M. J. de Witte.

Si l'on consent à reconnaître les points de ressemblance qui rapprochent si souvent, selon nous, les représentations de l'Égypte et de la Perse (1), et l'intime liaison qui, dans les idées politiques et religieuses des peuples de ces deux contrées, unissait le prince à la divinité, on nous permettra de comparer le roi sassanide massacrant des animaux sauvages (tous typhoniens), à Harpocrate, qui, comme les rois achéménides de Persépolis, dompte un lion, un taureau, une antilope (2).

Nulle part peut-être la chasse n'a atteint les proportions que lui donnent les rois de Perse. Chardin rapporte « qu'aux chasses royales, on entoure de rets, un vallon ou une plaine, » et on relance les bêtes de quinze à vingt lieues de pays à l'entour, qu'on fait battre par les paysans, au nombre de plusieurs milliers. Quand il y a un grand nombre de bêtes dans cet enclos, que des cavaliers bordent tout à l'entour, le roi y vient avec sa troupe, comme si c'était dans un parc, et chacun se jette sur ce qu'il rencontre, cerfs, sangliers, lyènes, lions, loups, renards. On en fait une furieuse boucherie qui est d'ordinaire de sept à huit cents animaux. On dit qu'il y eu de ces chasses où l'on a tué jusqu'à quatorze mille bêtes. Dans les chasses ordinaires, lorsqu'une bête est arrêtée, on attend que le plus noble de la troupe arrive; *il lui tire un coup de flèche*, et après chacun se jette dessus (3).

(1) Voyez Ch. Lenormant, *Mus. des ant. égypt.*, pl. VII, n° 13, Rhamsès Meïamoun, qui chasse monté sur un char. Il perce de ses flèches un lion qui se réfugie dans les roseaux comme les sangliers de notre coupe et du bas-relief de Takhti-Bostan. Sous les chevaux de Rhamsès un lion percé de part en part étend mort; c'est tout à fait le sujet du bon cylindre avec le nom de Darius en caractères cunéiformes, que l'on conserve au British Museum et qui a été publié dans les *Proceedings of the numismatic society*, 1836, p. 229. Sur la face intérieure du grand temple d'Ipsamboul un roi gigantesque à pied lance des flèches contre ses ennemis. Méneptah I<sup>er</sup> est représenté dans la même attitude sur la face nord du palais de Karnac.

(2) Voyez *Atlas de l'expédition d'Égypte*, pl. 70, n° 7. — Caylus, t. III, pl. IV, fig. 3; t. IV, pl. XV, fig. 1; pl. XVI, fig. 1.

(3) *Voyage en Perse*, édit. Langlès, t. III, p. 399. Dans la salle d'audience de Téhéran dans laquelle furent reçus Sir Harford Jones et Morier, en 1808, est une grande peinture représentant le schah Feth-Ali à la chasse, au moment où il perce un daim de sa javeline; Morier, *premier Voyage*, 1812, p. 193. Feth-Ali schah s'est fait sculpter en grand costume royal sur la face dégrossie d'un rocher. M. Eugène Flaudin a

Lors du second voyage qu'il fit en Perse avec sir Gore Ouseley, Morier vit à Koi deux *kellihminar* (colonnes de crânes) qui ont été construites comme monuments de la chasse extraordinaire de Schah Ismaïl, qui tua en un jour une telle quantité de chèvres sauvages que l'on a pu de leurs crânes encore garnis de cornes, construire deux tours très-élevées. D'après le dessin qui accompagne cette relation, les cornes de ces chèvres s'étendent horizontalement et sont ramées comme celles de l'élan, autant, du moins, que l'on en peut juger sur un croquis très-réduit (1).

Dans la chasse de Takhti-Bostan, qui paraît antérieure aux Sassanides, le roi n'est pas à cheval, mais placé dans une barque. Il est à remarquer qu'aucun des monuments de la Perse ne nous montre un roi achéménide à cheval, ce qui tient, sans doute, à ce que l'équitation introduite par Cyrus, suivant Xénophon (2), n'était pas d'un usage assez antique, pour être attribuée à un personnage sacré tel qu'était le roi. Cependant, à l'époque d'Hérodote, les Perses enseignaient à leurs « enfants à monter à cheval, à tirer de l'arc et à dire la vérité (3) » comme ce qu'il y avait de plus utile. Nous connaissons aussi une monnaie frappée vraisemblablement par l'un des derniers rois achéménides, qui nous montre un cavalier lançant un trait (4).

Au reste, à l'époque des Sassanides le cheval semble être un des attributs importants de la royauté, et, par suite de la confusion perpétuelle que les peuples peu éclairés font de la

dessiné ce bas-relief où j'ai retrouvé le prince dans la même attitude et avec le même costume que lui donne une monnaie d'argent frappée à Ispahan en 1245 (1830). Dans mille ans celui qui pourra déchiffrer la monnaie du prince Katsbar pourra en même temps et avec toute certitude expliquer le sujet du bas-relief. Voyez cette monnaie dans le *Journal asiatique*, t. XII de la 3<sup>e</sup> série, p. 394.

(1) *Second Voyage*, London, 1818, p. 305. L'avis à cornes ramées se voit au revers des petits bronzes de plusieurs rois Parthes.

(2) *Cyrus*, lib. IV, cap. 3, et lib. I, cap. 2.

(3) *Παιδείων ἐν τοῖς παῖσι, ἀπὸ παντὸς ἀρχαῖος μὲν εἰσαστας, τρία μύρια, ἑξαέτην, καὶ τοξότην, καὶ ἀλγυῖον*. Hérod., lib. I, cap. 136.

(4) Voyez pl. LI, médaille n° 3.

personne royale et de la divinité, on a figuré à Nakschi-Roustam, Ormouzd lui-même monté sur un cheval qui foule Ahriman à ses pieds (1).

Le personnage que représente la coupe de M. le duc de Luy-nes a le nez aquilin, l'œil très-ouvert, la barbe courte, la moustache longue et horizontale, les cheveux réunis derrière la tête en une très-petite masse, l'oreille ornée d'un pendant à double poire; sa tête est chargée d'une couronne crénelée par derrière et sur le côté, et portant un croissant sur le devant; deux ailes que surmonte un globe posé dans un croissant forment le cimier de cette coiffure. Si l'on parcourt la suite des monnaies sassanides, on se convaincra que le seul portrait qui présente toutes les particularités de physionomie et d'ajustement que nous venons de signaler est celui de Pérose ou Firouz, fils aîné d'Izdedjerd II, qui succéda à son frère puîné Hormisdas III, en 458, et fut tué dans une guerre contre les Huns Euthalites, en 488. La coupe d'argent dont nous nous occupons est donc un monument de la seconde moitié du cinquième siècle de l'ère chrétienne.

Notre intention n'est pas de faire ici l'histoire du roi Firouz: on trouvera les principaux événements qui la signalèrent, dans la traduction de Mirkhond, donnée par M. de Sacy; mais nous avons placé en tête de la planche le dessin d'une drachme de ce roi, qui permettra de juger de l'exactitude du rapprochement qui fait la base de notre attribution.

La médaille porte le nom du roi écrit *Pirousi* ou *Firouzi*; car dans l'alphabet pehlvi comme dans l'alphabet hébraïque, un seul caractère sert à représenter le son du *pé* et du *phé* (2).

(1) Kar Porter, pl. 23. La coutume de donner à la Divinité le costume des rois n'est pas spéciale à la Perse; au moyen âge les artistes français ont fréquemment donné à Dieu la tête et à la Vierge le costume et les ornements des rois et des reines. Cet emprunt fait aux princes, des attributs de leur puissance humaine, est quelquefois poussé si loin, que l'on a souvent, dans les temps modernes, cru trouver des sujets historiques là où les sculpteurs et les peintres n'avaient voulu représenter que des scènes religieuses tout à fait banales.

(2) Ce nom est précédé d'un mot formé de trois caractères que je n'ai pu traduire, et sur lequel ni M. Frehn, ni M. Dorn, ni M. le Dr Müller, ni en dernier lieu M. Ols-

Revenons à l'explication des ornements royaux qui se remarquent dans la coupe. Celui qui paraît le plus spécial à la race sassanide est ce globe qui surmonte la tête du prince, et qui se voit de même sur presque toutes les monnaies de la dynastie.

Nous croyons que ce globe est destiné à représenter l'orbe solaire; si cependant les points dont il est parsemé sur quelques médailles peuvent être considérés comme des étoiles, il faudrait y voir une figure de la sphère céleste. Dans tous les cas, il nous semble être l'expression matérielle d'une idée que cinq siècles plus tard Firdousi faisait revivre dans ce vers du *Schah Nameh*, où, en parlant du jeune Fériidoun, il dit, pour exalter la majestueuse beauté du héros :

بر سر می گشت گردان سپهر

Au-dessus de sa tête tournaient les sphères du ciel (1).

Dans le même poème, écrit dans un pays où rien ne change, on trouve plus loin ce passage, qui se comprend fort bien lorsque l'on connaît le genre d'ornement dont nous parlons, et qui en fait en même temps saisir toute l'importance. Fériidoun, y est-il dit, recevant l'étendard sacré de Kaveh, l'oriflamme de la Perse, le couronne d'un globe semblable à la lune :

بزد بر سر خویش چون گرد ماه

C'est ainsi que les empereurs byzantins et quelques autres rois chrétiens portaient sur leur diadème une figure de la croix, qui décorait aussi la hampe de leurs bannières.

Au-dessous du globe se voit une paire d'ailes, qui rappelle les attributs de même espèce donnés à Cyrus sur le monument de Mourghâb. Là, vraisemblablement, les ailes expriment le caractère divin de ce prince. Dans la théologie persane, en effet, les *férouhers*, émanations d'Ormouzd, continue-

hansen, dans les diverses publications qu'ils ont faites depuis l'impression de mon *Essai*, n'ont donné aucun éclaircissement.

(1) *Schah Nameh*, édit. et traduit. de Jules Mohl, t. I, p. 78, distique 19.

ment occupés à combattre Ahriman, sont munis d'ailes et comparés à des oiseaux (1).

C'est une coutume commune à presque tous les peuples à l'état de civilisation primitive, de donner aux prêtres et aux rois des noms d'animaux.

M. Eugène Burnouf pense que le vautour qui, dans un hymne du Rig-Véda, va cueillir la plante *soma* sur la montagne (2), est un prêtre appartenant à une caste désignée par le nom de cet oiseau, et qui portait probablement une coiffure ailée.

La tête de Persée sur les tétradrachmes de Philippe V de Macédoine est coiffée d'un casque recourbé en forme de tiare perse, et terminé par une tête de griffon. D'autres médailles et plusieurs vases peints (3) nous montrent le même type, mais je cite les monnaies de Philippe comme les plus belles, et celles qui nous présentent cette coiffure dans toute sa perfection. Nous retrouvons cette même tiare sur les médailles des rois sassanides Varahrane II, Hormisdas II, et bien plus pure encore sur une drachme de Sapor I<sup>er</sup> que possède M. Robert Stuart, et qu'il n'a malheureusement pas publiée. De ce rapprochement naît pour nous l'idée que les artistes grecs, considérant Persée comme le chef de la famille achéménide (4), lui donnaient la coiffure qu'ils voyaient porter par ses descendants, et en faisaient ainsi un Perse véritable; du reste, le nom seul du dieu (ou héros) suffisait pour les y avoir déterminés. C'est ainsi que les peintres du moyen âge chrétien que l'on peut fort bien comparer aux artistes de l'antiquité, sinon pour

(1) Silvestre de Sacy, *Mém. sur divers, mot. de la Perse*, p. 270.

(2) *Rigveda-Sanhita* édit. Roese, p. 189. Sloka 6. La transcription Pada douce. *Anathas anyam pari syenoh mlik*. Sur les monnaies, la tête d'Hormisdas II et de la femme de Varahrane II est coiffée d'une tiare en forme d'oiseau à bec recourbé, tenant dans son bec des perles, à ce que j'avais cru d'abord. Cet accipitre serait-il une dérivation du *Syenoh* qui porte la feuille du *soma*? Dans l'île de Ceylan, à Anaradja-poura, se voit une pierre, sur laquelle plusieurs oiseaux Hansa ou enarads *Bruhmas* tiennent dans leur bec la racine du lotus figurée comme une double perle. V. *Transactions of the orient. Soc.* T. III, p. 463, pl. 17.

(3) De Witte, *Catalogue Dureau*, n<sup>os</sup> 242, 243, 245.

(4) Hérodote, liv. VII, ch. 150.

l'habileté, du moins pour la naïveté des conceptions, ayant à représenter les juifs de l'Ancien Testament, ne trouvaient rien de plus naturel que de leur donner le costume et l'habitude de corps des Israélites qu'ils avaient sous les yeux. Mais ce ne sont pas seulement les médailles qui nous font attribuer à Persée ce caractère de Persan ; une petite amphore de la collection Durand, décrite par M. J. de Witte, représente le héros arrivant chez Iobatès, roi de Lycie, et, dans cette composition, il est suivi d'un archer persan bien caractérisé par des anaxyrides et son bonnet recourbé (1).

Maintenant que nous avons fait ce rapprochement, ne serai-on pas frappé de l'analogie que présentent Persée (dont le nom signifie cavalier), à cheval, la tête couverte d'un casque ailé, transperçant la Chimère, et les rois sassanides qui combattent des animaux ? Sous ce rapport une coupe d'argent publiée dans le journal de la Société asiatique du Bengale, offre un très-vif intérêt ; nous en parlerons plus loin.

Derrière le roi Firouz voltigent les extrémités d'une ceinture que le président de Brosses nommait des *linges carrés*, et que nous croyons être le *Kosti*. C'est la ceinture sacrée que tout adorateur du feu, qui a atteint l'âge de quinze ans, doit mettre sur lui chaque jour, à son lever. Toutes les bonnes œuvres de celui qui n'en est point ceint sont nulles aux yeux de la loi.

Lorsque Mirkhond dit qu'Ardeschir Babekan (Artaxercès I<sup>er</sup>) fut le premier qui se servit d'une ceinture, nous pensons qu'il entend parler du *Kosti*, que la dynastie impie des

(1) *Catalogue Durand*, n° 317. La scène où se passent les aventures de Persée (ou Bellérophon) est la Lycie, contrée que de récentes découvertes nous prouvent avoir été de bonne heure soumise à l'influence religieuse de l'Arie. Il se pourrait que le mythe lysien eût pris naissance dans ces traditions qui font combattre les chevaux féroces (erimaspes) de la Perse contre les griffons. Les lions, les gazelles et les serpents sont précisément les animaux que sur les bas-reliefs aussi bien que dans les poèmes, détruisent les rois. Les Persans modernes sont trop accoutumés à leurs idées traditionnelles pour avoir pu s'accommoder de l'islamisme par ; aussi le personnage d'Ali, dont ils font un dieu, comme le fait voir M. Reinaud (*Monuments arabes du duc de Blois*), leur sert-il à voiler la persistance de leurs croyances. L'épée célèbre d'Ali, la *Doufêhar*, a précisément la forme de la *harpi*, c'est-à-dire qu'elle est bifurquée.

Arsacides avait négligé, et qui fut remis en honneur par ce restaurateur du vrai culte; car, très-certainement, les Achéménides en faisaient usage.

Firdousi donne à la ceinture une grande importance; dans son poème, elle est constamment, comme le trône et la couronne, un emblème de la royauté. Le héros Sam répond à ceux qui lui offrent le pouvoir souverain: « Pendant que » Newder, qui est de la race Kéianide, est assis sur le trône » des rois et ceint de la ceinture, est-ce à moi de saisir la couronne pour être roi (1)? »

On remarquera que sur plusieurs monnaies des Sassanides les extrémités de cette ceinture ont été relevées presque à la hauteur de la tête, afin qu'elle pût figurer dans le cadre étroit que le graveur avait à sa disposition; ce qui nous semble un indice de la haute valeur qu'avait alors cet ornement.

La tunique de Firouz est parsemée de ces petits points ronds disposés symétriquement trois à trois, qu'avait signalés le président de Brosses, et que l'on peut également reconnaître dans la coupe de Cosroès.

Au côté droit du roi pendent un court poignard et un carquois rempli de flèches; à sa gauche, une épée que l'on n'aperçoit qu'en partie, mais qui, à en juger par les armes de même nature que nous montrent les bas-reliefs, la coupe de Cosroès et la médaille d'or de M. le duc de Blacas, devait avoir environ un mètre de hauteur, et se rapprocher sans doute beaucoup, pour la forme, de la magnifique épée de l'Alhambra, ce monument précieux et unique du cabinet de M. le duc de Luynes (2).

(1) *Shah Nameh*, t. I, p. 385, distique 49. تاج و تخت و کمر, c'est-à-dire, la couronne, le trône et la ceinture, figurent ensemble fréquemment. Cf. p. 150, distique 449. Lorsque Roustam a tué le roi de Mazandéran, le roi d'Iran partage le butin entre ses troupes. On y voit les insignes du vaincu, le trône, la couronne et la ceinture, p. 363, dist. 929. Kenderév représente à Zohak que Férioudon, qui s'est emparé du pouvoir royal, efface son nom de sa couronne et de sa ceinture, p. 104, dist. 436. Férioudon enfin, prenant possession du pouvoir, s'assied sur le trône royal et se ceint de la ceinture, p. 138.

(2) Alexandre de Laborde, *Voyage en Espagne*, t. II, pl. XLIV et p. 20.

Firouz, dont la main droite est munie du *doigtier* des archers, tend un de ces grands arcs de corne dont quelques peuples de l'Inde, et particulièrement les Sykes, font encore usage aujourd'hui.

Cette arme était chez les Perses un attribut national ; dans les bas-reliefs et sur les monnaies des Achéménides, elle a toute l'importance d'un sceptre.

Si Xerxès enleva aux Milésiens une statue colossale d'Apollon qu'il plaça à Ecbatane ; si le même roi des Perses prit à Brauron, et transporta à Suse une statue de Diane (1), c'est, nous pensons, que ce prince avait dû adopter avec orgueil cette idée des Grecs qui, en attribuant au soleil et à la lune le caractère d'*archers*, leur donnaient ce point de ressemblance avec le roi des rois.

Cette opinion nous semble recevoir quelque autorité du type des monnaies arsacides qui représentent le roi tenant un arc et assis sur l'omphalos. Il y a là évidemment une combinaison de la représentation royale ordinaire et d'attributs empruntés à la statue d'Apollon (2).

Les Persans du moyen âge, ayant continuellement sous les yeux les grandes compositions sculptées des Achéménides, durent conserver intactes les idées qui se rattachaient à l'arc de cette dynastie célèbre.

C'est par cette raison que l'on peut s'expliquer un vers du *Schah Nameh* où l'on voit figurer sous le règne d'un Pischdadien, l'arc désigné par une épithète appartenant à une époque postérieure.

Firdousi fait dire au héros Sam, qui raconte au roi Minou-

(1) Pausanias, *Arcad.* 46, *Attic.* 16.

(2) Voyez pl. LI, méd. n° 2. C'est une variété inédite des tétradrachmes d'Artaban IV, qui représente au revers le roi appuyé sur une haste et tenant un grand arc. Le monarque parthe n'est plus, comme ses prédécesseurs, assis sur l'omphalos, mais sur un siège à pieds ornés, semblable à ceux des bas-reliefs achéménides. La substitution du siège à l'omphalos tient sans doute à ce que le souvenir de la statue d'Apollon s'était perdu, après que Séleucus l'eut rapportée en Grèce. Cf. Arrien, VII, 19.

tchehr, comment il a combattu les Divs du Mazenderan :

کهان کیانی گرفتم بچنگ

Je pris dans ma main un arc kéianide (1).

Ce passage nous semble, très-intéressant parce qu'il prouve chez le poète de Mahmoud-le-Ghaznévide une intention d'archaïsme qu'il a dû apporter dans la rédaction de tout son ouvrage, dont les détails acquièrent ainsi une importance véritable.

C'était, encore à l'époque des Seldjoukides, avec le caractère d'archer qu'un roi de Perse trouvait convenable de se faire représenter sur sa monnaie. La médaille n° 4 de la planche II nous montre un de ces princes tirant sur un lion que la petitesse du flacon de la pièce a fait placer sous le cheval. Ici le roi lance sa flèche en se retournant tout à fait, suivant le mode si célèbre des anciens Parthes.

Les Persans actuels s'exercent encore avec le plus grand soin à cette manière de combattre, qu'ils nomment *Kéé-Kadj* (2).

Nous ne devons pas omettre de mentionner ici une coupe d'argent avec dorures trouvée à Céri et conservée au Musée Grégorien. Ce vase est orné de diverses scènes de chasse et de combat, parmi lesquelles, outre les lions qui dévorent un taureau et le groupe bien connu du guerrier luttant avec un lion qu'il perce de son épée, se retrouve aussi le cavalier, qui tire, en se retournant, des flèches sur un lion, et devant qui fuit une chèvre sauvage ou antilope (3). Ainsi partout où l'influence arienne s'est fait sentir, nous trouvons le type de l'archer associé aux images religieuses les plus caractéristiques.

Il nous reste à parler du harnachement du cheval de Firouz. La bride est en tout semblable à celle dont nous nous

(1) T. I, p. 300, distique 1067.

(2) Voyez encore dans Marsden, *Namismata orientalis*, pl. VII, n° 160, une monnaie seldjoukide représentant le roi armé d'un arc.

(3) Cav. L. Grifi, *Monumenti di Cere antica*, Tav. V. La même coupe dans le *Museum Gregorianum*, t. I, tab. 66.

servons; elle est ornée de clous de métal et de bossettes avec des rubans flottants. Les nasaux sont protégés par une espèce de caveçon à jour, qui rappelle les muselières de fer découpé dont quelques guerriers allemands du XVI<sup>e</sup> siècle armaient la tête de leurs chevaux. La selle, dont le pommeau est élevé, est fixée au moyen d'une sangle, d'un poitrail et d'une croupière; les coins de la housse sont ornés de fleurs de lis. Nous pensons que ce qui s'élève au-dessus de la tête est un bouquet de crins serrés à la base avec des handelettes, et non pas un panache de plumes. Les bas-reliefs de Persépolis, et ceux qui, sous l'influence perse, furent exécutés en Lycie, fournissent plusieurs exemples de chevaux dont les crins ont été noués de la manière que nous venons d'indiquer. Les rois sassanides avaient l'étrange coutume de nouer leur barbe de la même façon, ce dont on ne peut douter, en examinant les monnaies de ces princes, depuis Sapor I<sup>er</sup> jusqu'à Izedjerd II, père de Firouz. Ce dernier abandonna cette mode, dont on ne trouve plus de trace sur les monuments à partir de son règne.

A la courroie qui passe sur le poitrail, est suspendu un gland, terminé à sa partie supérieure en tête de loup. Deux objets semblables, attachés à la selle par des chaînes, voltigent au-dessus de la croupe du cheval. Très-probablement l'aspect pesant et roide de ces ornements tient au style de l'artiste qui les a ciselés; car, quelle que soit la rapidité de la course du cheval, ils ne pourraient se soutenir à la hauteur qu'ils occupent, à moins d'être faits d'une matière légère. A Schapour, à Nakschi Radjab, à Nakschi Roustam, les chevaux des Sassanides sont représentés avec de longues chaînes qui supportent des glands bien évidemment de soie ou de crin, ainsi que l'on en voit dans les vignettes qui ornent un manuscrit du *Schah-Nameh* conservé à la Bibliothèque royale. Une belle améthyste de notre cabinet des antiques nous montre le cheval du Sassanide Ortok muni de houppes paires (1).

(1) Le nom du personnage est écrit en beaux caractères sassanides, et se transcrit, à ce qu'il me semble, اورتقي.

Feu le docteur Lord avait acheté à Badakhschian, dans l'Inde, deux coupes d'argent, dont l'une représente un roi à cheval, perçant de sa lance un lion renversé (2); l'autre, le triomphe de Bacchus, traîné dans un char par deux femmes (3). Le savant possesseur de ces vases croyait que le premier représente le roi Sapor, et que le second est de travail purement grec.

Quelque respect que nous ayons pour la mémoire du zélé voyageur, dont les actives recherches ont enrichi la numismatique de tant de précieux monuments, nous ne pourrions admettre ni l'une ni l'autre de ces propositions. La plus ancienne des deux coupes, achetée des Mirs de Badakhschian, qui prétendent descendre d'Alexandre le Grand, et qui conservaient ce vase comme un héritage de famille, présente certains caractères auxquels on ne peut méconnaître un ouvrage oriental. L'une des deux femmes qui traînent le char a la tête nimbée; les génies *ailés* qui accompagnent le dieu, ont aux jambes ces anneaux que les Persans et les Arabes nomment *khalkhal*; enfin, la forme du cep de vigne et des arbustes à grandes fleurs qui entourent la panthère buvant dans un vase, n'a rien qui rappelle l'art grec. Si cette coupe n'a pas été fabriquée en Perse, sous les derniers Arsacides, elle a dû être faite dans la Bactriane, à Badakhschian même, à l'imitation de ces ouvrages d'argent que le commerce apportait de l'Occident (4).

(2) *Journal of the Asiatic society of Bengal*, 1841, n° CXV, p. 570. Cette coupe a onze pouces anglais de diamètre.

(3) *Ibid.*, 1838, p. 1049. Cette coupe a neuf pouces anglais de diamètre; elle est percée en deux endroits, et la dorure en est fortement endommagée.

(4) Arrian. ? *Periplus Mar. Erythr.* Des sept bouches de l'Indus une seule est navigable, à l'entrée de laquelle est un port, en face duquel est une petite île. Plus loin dans les terres, se trouve la capitale de la *Scythie*, Minnagara; elle est soumise aux Parthes qui s'en chassent tour à tour avec ardeur : καὶ κατὰ νότον μαρτύριος, ἡ μητρόπολις αὐτῆς τῆς Σκυθίας; (α), Μινναγάρα βασιλεύεται δὲ ὑπὸ Πάρθων, συνεχῶς ἀλλήλους ἐκδιωκόντων. Les vaisseaux abordent au port Barbarique, et les marchandises remouant le

(α) Notre savant helléniste, M. Letronne, a bien voulu enrichir mon travail de la note suivante que je m'empresse de faire connaître aux philologues.

« La *Scythie* n'a rien à faire avec les bords de l'Indus. Ce mot Σκυθία, qui se trouve trois fois dans le périple, doit être, je pense, changé en Σινδία, sans lequel de Σινδός, orthographe du périple, pour indiquer un des bords de l'Indus ».

Quant à celle qui représente un roi tuant un lion, elle est sûrement sassanide; mais le prince qu'elle représente n'est pas connu, et n'est certainement aucun de ceux dont les monnaies perses nous ont rendu la physionomie familière. Il nous semble qu'il faut y voir le portrait d'un de ces rois sassanides établis dans l'Inde, et qui battaient des monnaies dont le type est précisément un cavalier perçant un lion de sa lance (1). Les légendes de ces monnaies sont extrêmement frustes, et, de même que la courte inscription en caractères pehlvis gravée au revers de la coupe indo-sassanide du docteur Lord, elles ne fournissent aucun secours pour fixer l'âge positif de ces monuments. Nous devons donc attendre du soin et de l'ardeur des archéologues de l'Inde, des documents nouveaux, en l'absence desquels il serait imprudent de prononcer définitivement.

P. S. M. le duc de Luynes vient de faire don à la Bibliothèque royale de la coupe du roi Firouz, qui devient, par cette libéralité, un des plus précieux ornements de notre cabinet des antiques.

Beuve, veut trouver le roi dans sa capitale : τὰ δὲ ποπρία πάντα, εἰς τὴν μητροπόλιν ἀναγέρται ἐν τῷ ποταμῷ τῷ βασιλεῖ. Les principaux objets étaient des étoffes rayées, du corail, des parfums, des vases de verre, de l'argenterie et des monnaies : πολύμυτα καὶ κοράλλιον, καὶ στέρας, καὶ λίθων, καὶ θαλάσσιον, καὶ ἀργυροματα, καὶ νόμισμα.

Un peu plus loin le même auteur ajoute : La capitale de tout le pays est Minnagara; dans ces lieux on voit encore aujourd'hui des traces de l'armée d'Alexandre : μητροπόλιν δὲ τῆς χώρας, Μινναγέρα : ... σώζεται δὲ ἐν καὶ νῦν τῆς Ἀλεξάνδρου στρατιάς σπείραι περὶ τοὺς τόπους, ἐπὶ τοὺς ἀρχαίαι, καὶ θυμῶν παρεμβολῶν, καὶ πρῶτα μέγιστα. Dans la ville d'Osone, assez voisine de Barygaza et par conséquent de Minnagara, on voyait au roi des vases précieux d'argent, des instruments de musique, des esclaves femelles, etc. : τῇ δὲ βασιλεῖ κατ' ἐκείνοις τοῖς καιροῖς εἰσπερόμενα, βαρύμυτα ἀργυροματα κ. τ. λ.

(1) Voy. *Journal of the As. soc. of Bengal*, 1837, pl. 14, fig. 1, et 1841, pl. annexée à la page 570.

VA 1  
15 41839





